

## Yves Bonnefoy ou la poésie n'est pas un art...

Pierre Trottier

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960  
URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Trottier, P. (1960). Yves Bonnefoy ou la poésie n'est pas un art.... *Liberté*, 2(2), 118-124.

# Chroniques



Yves Bonnefoy

ou

la poésie n'est pas un art

L'oeuvre poétique<sup>1</sup> d'Yves Bonnefoy est contenue dans deux recueils: DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITE DE DOUVE, paru en 1953 et HIER REGNANT DESERT, paru en 1958. Leur auteur s'est vu décerner, au début de décembre 1959, le prix de la "Nouvelle Vague", prix fondé un an plus tôt "non pour le vain plaisir de couronner chaque année un livre de plus, mais pour essayer de distinguer dans une production anarchique l'un des ouvrages les plus représentatifs de la littérature vivante, et qui nous paraît en même temps porter le plus grand poids d'avenir", selon la déclaration même du jury, composé de neuf collaborateurs du journal parisien L'EXPRESS.

Dans une interview à L'EXPRESS (17 décembre 1959) Yves Bonnefoy déclarait: "... Pour moi, la poésie n'est pas un art... Elle est une remise en question... La poésie et les arts, si je puis parler métaphoriquement, n'ont pas le même dieu. Le dieu des arts est le dieu créateur, le dieu des sept jours, celui qui fabrique et qui crée des choses. Le dieu de la poésie est le dieu inconnaissable, le dieu lointain. Le dieu dont la pensée contribue non pas à créer, ou à continuer la création, mais à remettre en cause l'ordre du monde."

Voilà comme il le dit en prose. Voici comme il le dit en vers, dans HIER REGNANT DESERT:

*Depuis la poésie  
A séparé ses eaux des autres eaux,  
Nulle beauté nulle couleur ne la retiennent,  
Elle s'angoisse pour du fer et de la nuit.*

---

<sup>1</sup> Prix de la "Nouvelle Vague" 1959.

*Elle nourrit*

*Un long chagrin de rive morte, un pont de fer  
Jeté vers l'autre rive encore plus nocturne  
Est sa seule mémoire et son seul vrai amour.*

Pour Bonnefoy, la beauté est objet d'art, d'architecture, de musique, de peinture, et le reste, mais pas de poésie, car la beauté est finie, tandis que l'objet de la poésie est infini, étant la connaissance, étant l'être à prospecter, à explorer infiniment, indéfiniment, au-delà des formes d'ici. La beauté n'est qu'un seuil, elle ruine l'être, elle est infirme. Elle est à aimer, mais aussi à torturer, à dépasser, à nier, à oublier. Deux poèmes sont à citer pour illustrer cette position; d'abord :

**La Beauté**

*Celle qui ruine l'être, la beauté,  
Sera suppliciée, mise à la roue,  
Deshonorée, dite coupable, faite sang  
Et cri, et nuit, de toute joie dépossédée  
— O déchirée sur toutes grilles d'avant l'aube,  
O piétinée sur toute route et traversée,  
Notre haut désespoir sera que tu vives,  
Notre coeur que tu souffres, notre voix  
De t'humilier parmi tes larmes, de te dire  
La menteuse, la pourvoyeuse du ciel noir,  
Notre désir pourtant étant ton corps infirme,  
Notre pitié ce coeur menant à toute boue.*

**Et ensuite :****L'imperfection est la cime**

*Il y avait qu'il fallait détruire et détruire et détruire,  
Il y avait que le salut n'est qu'à ce prix.  
Ruiner la face nue qui monte dans le marbre,  
Marteler toute forme toute beauté.  
Aimer la perfection parce qu'elle est le seuil,  
Mais la nier sitôt connue, l'oublier morte,  
L'imperfection est la cime.*

De cette cime, la poésie s'élançe, se jette, se plonge, s'abîme dans l'être, la lumière, dans ce que Bonnefoy appelle "le pays sans naître ni mourir" :

*Souvent dans le silence d'un ravin  
J'entends (ou je désire entendre, je ne sais)  
Un corps tomber parmi des branches. Longue et lente*

*Est cette chute aveugle; que nul cri  
Ne vient jamais interrompre ou finir.*

*Je pense alors aux processions de la lumière  
Dans le pays sans naître ni mourir.*

L'idée du dépassement du temps et de la mort est implicite dans le dernier vers cité. Toute l'oeuvre de Bonnefoy est conscience aiguë du temps et de la mort, conséquence de l'infirmité de la beauté. Aussi y a-t-il des instants dans sa quête de lumière et d'être où le poète connaît l'échec:

*Un instant tout manqua,  
Le fer rouge de l'être ne troua plus  
La grisaille du verbe*

Mais il y a également des instants comme celui où

*... l'antique fer  
Avait rougi le flanc de la pierre grise.  
...  
Des mots étaient gravés dans le sang de la pierre,  
Ils disaient le chemin de connaître et mourir.*

Voilà les mots de la poésie: mots rouges, mots de feu, mots de fer rouge, pour trouer la grisaille et faire saigner la pierre. Mais il y a que le feu est lui aussi infirme, comme la beauté. Bonnefoy a tout un poème intitulé précisément *L'Infirmité du feu*:

*Le feu a pris  
...  
Il brûlera. Mais tu le sais, en pure perte  
...  
Il vieillira. Le gué où buissonnent les ombres  
Connaîtra son passage aux limites du froid.*

Ici, à la conscience du temps s'ajoute la conscience du vieillissement, et Bonnefoy conjugue volontiers le verbe vieillir: "*J'ai vieilli*", "*Tu as vieilli*", "*Il vieillira*", "*C'est vieillir*"... Puis, au bout du vieillissement, quand le feu aura brûlé,

*L'espace d'un sol nu sous le feu paraîtra,  
L'étoile d'un sol noir sous le feu s'étendra,  
L'étoile de la mort éclairera nos routes.*

Alors commencera l'effort de dépassement du temps et de la mort. Et cela se fera *dans* la mort, lieu véritable du chant du poète:

*Était-elle la mort, elle ressemblait  
A un port vaste et vide, et je savais  
Que dans ses yeux avides le passé  
Et l'avenir se détraqueraient  
Comme le sable et la mer sur la rive,  
Et qu'en elle pourtant j'établirais  
Le lieu triste d'un chant que je portais*

Ce chant est celui du Phénix, qui meurt mais renaît de ses cendres et, ce faisant, sauve le feu lui-même. Ici prend place le poème de *L'Éternité du feu* (qui fait pendant à celui de *L'Infirmité du feu*, déjà cité):

*Phénix parlant au feu, qui est destin  
...  
Je suis celui que tu attends, dit-il,  
Je viens me perdre en ton grave pays.  
Il regarde le feu.  
...  
Il le nourrit de silence. Il espère  
Que chaque pli d'un silence éternel,  
En se posant sur lui comme le sable,  
Aggravera son immortalité.*

Phénix a chanté, s'est tu, a nourri le feu de silence. Phénix et feu se sont identifiés, sont devenus cendre et silence, et c'est ensuite le recommencement quand le poète formule la question suivante et sa réponse:

*Sur les tables d'ici la flamme faite cendre  
Grandira-t-elle ailleurs dans une autre clarté?  
Aube, soulève, prends le visage sans ombre,  
Colore peu à peu le temps recommencé.*

Aussitôt suit le poème

*Ecoute-moi revivre dans ces forêts  
Sous les frondaisons de mémoire  
...  
Ecoute-moi revivre, je te conduis  
Au jardin de présence,  
L'abandonné au soir et que des ombres couvrent,  
L'habitable pour toi dans le nouvel amour.*

Il y a alors "le temps qui va guérir" et il y a enfin, dominant tout cela, que

*L'oiseau des ruines se sépare de la mort,  
Il nidifie dans la pierre grise au soleil,  
Il a franchi toute douleur, toute mémoire,  
Il ne sait plus ce qu'est demain dans l'éternel.*

Voilà! J'ai laissé parler le poète dans les citations qui me semblent représenter les étapes essentielles de l'acheminement de sa pensée poétique. La mort a été affrontée et aussi assumée. Mais attention! Cette mort dont il s'agit ici n'est pas une simple fin, un dénouement, une solution, un suicide, un abandon ou une démission. Elle n'est pas non plus divinisée, car il n'y a ici ni faux romantisme, ni vaine complaisance, ni stoïcisme grandiloquent. Il s'agit plutôt et tout simplement de la mort présente dans la vie, de la mort-expérience, de la mort vécue, hic et nunc. Il s'agit que le poète et sa poésie meurent pour se retrouver, meurent pour acquérir sens et direction. Dans son premier ouvrage, Bonnefoy s'était écrié:

*Que le verbe s'éteigne  
Sur cette face de l'être où nous sommes exposés,  
Sur cette aridité que traverse  
Le seul vent de finitude.  
...  
Que le froid par ma mort se lève et prenne un sens.*

Mais le recueil s'était terminé sur une interrogation, sur une incertitude, malgré toutes les invocations préalables du Phénix (déjà présent dans *Douve*):

*Le jour franchit le soir, il gagnera  
Sur la nuit quotidienne.  
O notre force et notre gloire, pourrez-vous  
Trouer la muraille des morts?*

Or, dans le deuxième recueil, la trouée est faite: on y voit désormais le sens et la direction.

\* \* \*

Il y a des ouvrages que le hasard vous fait rencontrer, vous met entre les mains, vous fait ouvrir plus ou moins machinalement, sans que vous sachiez le moindrement ce que vous allez y trouver ni même si vous allez y trouver quelque chose. Et voilà que la voix entendue est exactement celle que vous vouliez entendre à ce moment précis. C'est ce qui m'est arrivé le jour où je trouvai, tous les deux à la fois, DOUVE et HIER REGNANT DESERT. Jusqu'alors, Yves Bonnefoy n'avait été pour moi qu'un nom sans visage et, tout à coup, c'était la rencontre providentielle. En effet, quand je me reporte à mes poèmes *L'Incorrigible Temps* et *Le Temps corrigé*, ou encore à la phrase de Hamlet qui me hante depuis tant d'années,

*"The Time is out of joint. O cursed spite,  
That ever I was born to set it right!"*,

et quand je trouve soudain un Bonnefoy qui me parle du *"temps qui va guérir"*, je ne puis pas ne pas me sentir chez moi chez lui (et je désire m'excuser sans plus tarder si dans cette chronique je ne rends pas justice à son hospitalité), dans cette poésie qui se situe à la pointe du temps, qui est transmutation du temps en éternité, de la mort en immortalité, du silence en parole... C'est cela, mais en même temps ce ne l'est pas tout à fait. Car, dans cette mort-expérience, dans cette mort vécue, il y a une ambiguïté qui est au coeur même de l'acte de poésie: en effet, nous dit Bonnefoy, le chant de l'oiseau est *"la passion qui te sauve et qui te perd"*, tout à la fois, dans le temps qui *"asservit et délivre"*, tout à la fois. Phénix, le feu, la poésie, tout devient cendre et mort dans un instant, dans un acte qui est également vie. C'est l'instant du *"pas dans son vrai lieu"*, de *"l'inquiète voix heureuse sous les roches du silence"*. Dans l'intime de l'acte poétique qui transcende toute formule, le sacrifice, l'immolation, deviennent salut, la négation devient affirmation. "Le Roi est mort, vive le Roi" doit se dire ici de la poésie. Mais il s'agit moins d'un passage par étapes d'un état à un autre que d'un acte qui, l'instant qu'il dure, résout l'ambiguïté. C'est l'acte de résolution de la vie et de la mort, de l'être et du néant, en un mot l'acte de résolution des contraires que les surréalistes cherchaient dans leur surréalité. Selon son inclination personnelle, on pourra voir en Bonnefoy soit le prolongement, soit le dépassement, soit tout simplement l'aboutissement de l'expérience surréaliste. Mais peut-être est-ce au fond davantage la poésie elle-même qui a enfin trouvé le moyen de son propre dépassement et renouvellement. C'est bien plus que simple reprise ou répétition. C'est même peut-être plus que renaissance. C'est pour moi une nouvelle lancée, et... pourquoi ne capterait-elle pas une puissance infinie d'ascension? L'Everest maintenant conquis, la lune atteinte, pourquoi l'ascension ne pourrait-elle pas continuer de façon à nous faire apercevoir de mieux en mieux l'abîme dans son infinitude, vers le haut et vers le bas, pour mieux accomplir la résolution de ces deux contraires (et implicitement de tous les autres contraires)? Et mieux peut-être encore qu'une résolution, une absolution? Une résolution qui ne mène pas à l'absolu, qui n'est pas ouverte sur l'absolu peut-elle être autre chose que finie, autre chose que systématisation et fixation de la vie?

A supposer que la résolution-absolution soit possible, qu'elle soit déjà entamée, que la poésie se soit déjà fermement engagée dans cette voie où le verbe laboureur de la chair, de la terre et de la pierre découvrira selon sa fonction et vocation ce qu'est peut-être sur le point de découvrir selon les siennes la science contemporaine; que fera-t-on alors des morts, de nos morts, de ceux que le vent de finitude a déjà emportés? La poésie pourra-t-elle les sauver par la mémoire? Celle-ci est une arme finie, certes, mais ne serait-elle pas susceptible d'ouverture sur l'infini? Susceptible

aussi de résoudre-absoudre le temps, passé et avenir? Peut-on concevoir une poésie qui soit colonisation du royaume des morts, colonisation plus heureuse encore que celle de l'Asie et de l'Afrique par les impériales métropoles d'hier parce que menant à la libération de la résurrection?... Écoutons Bonnefoy:

*Serai-je le dernier qui s'arme pour les morts?*

...

*On souffre seulement de ma dure parole*

*Et pour toi je vaincrai le sommeil et la mort*

...

*Pour toi j'élèverai le feu sans lieu ni heure*

*Un vent cherchant le feu, les cimes du bois mort,*

*L'horizon d'une voix où les étoiles tombent*

*Et la lune mêlée au désordre des morts.*

Et quand le poète dit qu'il s'arme pour les morts, de quelle arme est-ce? Est-ce de la poésie dont il dit qu'un "pont de fer / Jeté vers l'autre rive encore plus nocturne / Est sa seule mémoire et son seul vrai amour."? L'acte de mémoire n'est-il pas à la pointe du temps? Il ne lui reste peut-être plus qu'à forcer la serrure.

Pour moi, toutes ces questions et réflexions ne sont pas d'hier. Peut-être en les couchant ici sur le papier me suis-je interposé entre mon sujet et le lecteur. Mais qu'importe si cela m'autorise à conclure en disant "Non!", lorsque le poète se demande s'il sera le dernier qui s'arme pour les morts. Dans le royaume des morts, il y a place pour un nombre infini de volontaires.

*Pierre TROTTIER*